

Le Japon et sa défense

Chaque été, rituellement, le gouvernement japonais adopte un Livre blanc sur la défense. Il n'a pas fait à la tradition. Le seul imprévu aura été, cette année, la démission, quelques heures après la publication du rapport, du directeur de l'agence de défense, M. Tadamasa Kikawa, immédiatement remplacé par M. Kichiro Tazawa, un ancien ministre de l'Agriculture. M. Kikawa assume la responsabilité de la collision, le mois dernier, entre un sous-marin et un bateau de promenade.

Le Livre blanc prévoit une augmentation d'environ 5 % des dépenses militaires, qui représenteront désormais 1,03 % du PIB japonais. Le seul psychologique de 1 % - fixé en 1976 par le premier ministre Miki - avait été franchi l'an dernier. Les pays voisins du Japon comme la Chine et les Coréens, où les souvenirs de la dernière guerre sont vivaces, n'avaient pas apprécié ce renforcement du potentiel de défense nippon. De même, les pays d'Asie du Sud-Est.

Cette hausse graduelle - en moyenne de 6 % par an depuis 1984 - ne répond que partiellement, en revanche, aux exigences des Etats-Unis, qui souhaitent que le Japon prenne une part plus importante, avant tout financière, à la défense du « monde libre » dans la zone Asie-Pacifique. Evoquant les contraintes constitutionnelles, qui interdisent au pays toute capacité militaire offensive. Le Livre blanc précise qu'il n'est malheureusement pas souhaitable, comme l'espère le gouvernement, de procéder à des changements constitutionnels de notre politique défensive.

Dernière ces arguments juridiques se cache cependant une banale affaire d'argent : Tokyo rechigne à participer aux frais de la défense de la région par les Etats-Unis autant que le souhaiterait Washington. Sur le plan stratégique, le gouvernement de M. Takeshita n'a rien d'une « colombe ». En effet, le Livre blanc met l'accent sur la « menace » que représente l'Union soviétique pour le Japon, en dépit de l'accord sur les fusées nucléaires à moyenne portée. Il précise notamment qu'il n'existe aucun changement structurel des affrontements Est-Ouest : « La paix et la stabilité du monde ont été maintenues grâce à la discussion et à l'équilibre des forces, pour lesquelles les armes nucléaires sont indispensables », peut-on y lire.

En ce qui concerne la situation en Extrême-Orient, Tokyo « ne note aucun changement dans l'attitude agressive soviétique ». C'est pourquoi le Japon, qui entend jouer un rôle politique à la mesure de sa puissance économique dans une région « stratégiquement importante », affirme devoir renforcer ses capacités de défense « afin de pouvoir faire face à une attaque d'emvergure limitée ».

Jamais, depuis la fin de la guerre, les dépenses militaires japonaises n'ont été aussi élevées. Le quotidien « Asahi », qui qualifie de « superficielle » l'analyse stratégique faite par le Livre blanc, note que « le Japon est le seul pays qui continue à augmenter ses dépenses militaires ». Ce qui a permis à une industrie d'armements bridée par l'interdiction constitutionnelle d'exporter et de connaître un développement spectaculaire ces dernières années. Mais le Japon préfère, pour le moment, rester discret dans ce domaine.

A Pékin, où il est attendu jeudi, M. Takeshita se gardera d'évoquer la méfiance de ses interlocuteurs chinois, et parlera surtout de grande diplomatie et d'échanges économiques.

(Lire nos informations page 8.)

M 0147 - 0825 0 - 4,50 F



3790147004500 08250

Golfe, Chypre, Afrique australe, Sahara occidental, Proche-Orient

Un entretien avec M. Perez de Cuellar

« L'ONU peut être un instrument idéal pour la mise en œuvre d'un accord entre les grandes puissances »

M. Javier Perez de Cuellar est assurément, à l'heure actuelle, le plus affairé des diplomates. Dans un entretien avec « le Monde », le secrétaire général des Nations unies expose son point de vue notamment sur les deux conflits régionaux - Iran-Irak et Chypre - qui don-

nent lieu cette semaine à Genève - et sous son égide - à l'ouverture de négociations. A propos du conflit afghan, M. Perez de Cuellar estime que l'ONU a prouvé qu'elle pouvait « être un instrument idéal pour la mise en œuvre d'un accord entre les grandes puissances ».

GENÈVE
de notre envoyé spécial

Dure semaine genevoise pour M. Perez de Cuellar, le secrétaire général des Nations unies, qui incarne, avec calme et conviction, le renouveau de l'Organisation internationale. Arrivé, le lundi 22 août, dans la cité de Calvin, il va mener dans les jours qui viennent pas moins de quatre discussions internationales sur ces fameux « conflits régionaux » dont la présence au pouvoir de M. Gorbatchev permet d'entrevoir la solution, du moins une évolution considérable.

Conflit Iran-Irak, affaire chypriote, question du Sahara occidental, dossier israélo-arabe sont sur l'agenda de cet homme dont la tranquille obstination et le réalisme l'ont fait le héros de cet été. Sans oublier la question d'Afrique australe, elle aussi en plein développement et dont les protagonistes se sont retrouvés mercredi à Brazzaville pour tenter de se mettre d'accord sur un calendrier d'évacuation de l'Angola par les forces cubaines.

M. Perez de Cuellar a bien voulu s'entretenir avec nous de ces dossiers et de quelques autres avant de se lancer dans son marathon genevois, dont voici les principales étapes :

mercredi 24 août, déjeuner avec le président chypriote, M. Vassiliou et M. Denktash, chef de la communauté chypriote-turque ; jeudi 25 août, début d'une rencontre qui devrait durer trois ou quatre jours avec les ministres des affaires étrangères irakiens et iraniens, MM. Tarek Aziz et Akbar Velayati ; samedi 27 août, rencontre avec M. Yasser Arafat, le chef de l'Organisation de libération de la Palestine et entretien éventuel avec des émissaires marocains et sahraouis chargés de régler aux dernières propositions de M. Perez de Cuellar concernant le sort du Sahara occidental.

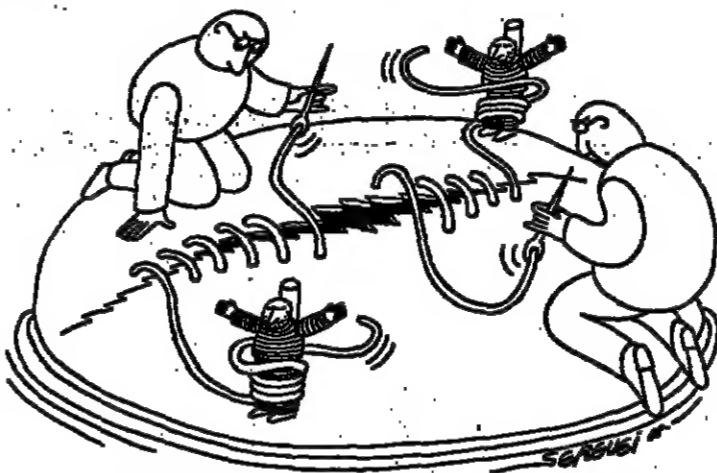
JACQUES AMALRIC.
(Lire la suite page 4.)

M. Lafleur invite les caldoches à bien accueillir le premier ministre à Nouméa

La double ambition de M. Rocard

Le premier ministre devait quitter Paris le mercredi 24 août pour une visite de trois jours en Nouvelle-Calédonie. M. Rocard est accompagné de M. M. Barrigou, ministre de l'économie et des finances, Joxe, ministre de l'Intérieur, et Le Pen, ministre du DOM-TOM. Président du RPCR, M. Lafleur a invité les caldoches à bien accueillir le chef du gouvernement.

M. Rocard débarquera à l'aéroport de La Tontouta, vendredi 26 août à 6 h 30 locale, avec une double ambition : réconcilier la communauté canaque avec l'Etat français qui, à tant de fois par le passé, failli à sa parole, et convaincre les caldoches que, au-delà de tous les procès d'intention et de tous les malentendus, on peut être socialiste et aimer la Nouvelle-Calédonie. Ces objectifs continuent pourtant de ressembler à



une gageure. La spectaculaire efficacité démontrée par M. Rocard dans son traitement du dossier avec le concours déterminant des principaux protagonistes, ne doit pas faire oublier en effet que, sur cette terre des antipodes, le sens des nuances n'a jamais été la chose la mieux partagée, et la voie de la raison est

souvent apparue plus étroite qu'ailleurs.

S'il existe, dans l'univers politique, un endroit où aucune réussite n'est jamais définitivement acquise, c'est bien la Nouvelle-Calédonie. MM. Jacques Chirac l'a appris à ses dépens.

Il y a bientôt un an, en effet, le 17 septembre 1987, le maire de Paris, alors premier ministre,

arrivait lui aussi à la Tontouta, couvert de lauriers. Le référendum du 13 septembre boycotté par les indépendantistes venait de consacrer la victoire du Rassemblement pour la Calédonie dans la République sur le FLNKS, qui n'avait pas pu contraindre le déroulement du scrutin. Le ministre des DOM-TOM, M. Bernard Pons, pavlovait. L'avenir du Territoire semblait scellé.

« Ce référendum a apporté l'indispensable clarification sans laquelle il n'était pas possible de construire dans la durée », soulignait M. Chirac dans un grand discours prononcé sur la place des Cocotiers : « En levant les incertitudes il a dissipé les illusions. En garantissant l'avenir il a rendu vaines les arrière-pensées. En apaisant les craintes il a apporté la sérénité. » On connaît la suite.

ALAIN ROLLAT.

(Lire la suite page 9.)

L'ENQUÊTE : le dynamisme de l'économie italienne

Les secrets du risorgimento

A l'approche de l'ouverture du grand marché européen de 1992, l'économie italienne fait preuve d'un remarquable dynamisme. Parallèlement, toutefois, l'Etat continue de souffrir de graves faiblesses structurelles.

ROME
de notre correspondant

« Alors, l'Italie, ça marche ou ça marche pas ? » C'est M. François Mitterrand qui a formulé cette interrogation à l'issue du récent sommet franco-italien à Naples. Le président de la République, assure-t-on, avait été agacé d'entendre des interlocuteurs défendre bec et ongles le maintien des aides communautaires au Mezzogiorno attardé, alors que l'ancien chef socialiste du gouvernement, M. Bettino Craxi, venait d'affirmer que son pays était devenu la cinquième puissance industrielle de la planète, précédant désormais la Grande-Bretagne, et sur le point même de dépasser la France pour le quatrième rang.

L'humour de M. Mitterrand n'a guère été apprécié. Non que l'on ne sache ici pratiquer l'autocritique. C'est même une sorte de sport dénommé « autolezione ». Les Italiens, en effet, grattent leurs plaies avec une jubilaire application mais ils préfèrent s'adonner à l'exercice sans intervention extérieure. La réaction à qui enfrent le code est généralement tout italienne : pas de récrimination bataillesse, mais un silence poli qui établit la gêne. Contrairement aux stéréotypes, une manière d'en dire peu en n'en pensant pas moins.

Reste la question, effectivement pertinente : l'Italie, ça marche ou ça marche pas ? Tout comme on a longtemps dit « les Indes », il faudrait parler de « des » Italies. Et pas seulement de celle du Sud opposée à celle du Nord - une situation qui a induit un observateur à assurer que, depuis quarante ans, le pays pratique, de sa partie septentrionale développée vers son midi à la traine, un transfert de richesses assimilé à « un plan Marshall » permanent. Le Sud lui-même est loin d'être homogène.

Même la très centrale Rome mériterait à elle seule de longs développements. Elle dont les maux de toute nature (inviabilité, blocage des projets, paralysie politico-administrative) ont naguère conduit Vittorio Roidi, rédacteur en chef du « Messaggero » à poser cette question : « Ville éternelle, mais jusqu'à quand ? » La capitale, au demeurant, partage des deux Italies : celle du Nord pour le revenu moyen par tête, plus élevé que la moyenne nationale ; celle du Sud pour l'origine élitiste d'une notable partie des revenus distribués et pour la qualité des services publics plus médiocres encore s'il est possible que dans maintes cités du Mezzogiorno.

JEAN-PIERRE CLERC.
(Lire la suite page 6.)

Immobilier

Une rubrique d'annonces classées : la sélection détaillée de maisons et d'appartements à louer dans Paris et en banlieue.

Page 19

EN LIBRAIRIE
LE 13 SEPTEMBRE

Mustapha
TLILI

La Montagne
du Lion

roman

GALLIMARD

A L'ÉTRANGER : Algérie, 4,50 DA ; Maroc, 4,50 dir ; Tunisie, 500 m ; Allemagne, 2 DM ; Autriche, 18 sch ; Belgique, 30 fr ; Canada, 1,75 \$; Danemark, 7,20 F ; Côte d'Ivoire, 428 F CFA ; Espagne, 10 pt ; Grèce, 150 dr ; Hongrie, 90 p ; Italie, 1.700 L ; Libye, 0,400 DL ; Luxembourg, 30 F ; Norvège, 12 kr ; Pays-Bas, 2,25 fl ; Portugal, 130 esc ; Sénégal, 335 F CFA ; Suisse, 12,80 fr ; Suède, 1,80 kr ; USA, 1,50 \$; USA (West Coast), 2 \$.

Genève

une « formule fédérale » qui évitait un pouvoir à deux, nuisible à ses yeux de la minorité turque. Il que la zone turque soit éparpillée sur les rives.

Le que M. Demtash ait hésité à venir à Genève M. Vassilov, « sans de l'avoir général, la du de la RUC. Mais, à plus, le gouvernement turc a pour qu'il s'occupe fin et surtout en Turquie sont de la défense de la minorité turque, ce pays frappe du Marché commun, en un processus de normalisation de relations avec la Grèce, ainsi que de l'économie internationale. Le plan pour fin de la RUC, M. Demtash, ingénieur d'Ankara, refuse.

Le, le secrétaire général des us, M. Peres, de Cuellar, l'entrepreneur, représentant MM. Vassilov et Demtash pour l'achat d'un immeuble pour l'usage d'un appartement. Le plan pour fin de la RUC, M. Demtash, ingénieur d'Ankara, refuse.

ALAIN DEBOVE

ALAIN DEBOVE

ALAIN DEBOVE

ALAIN DEBOVE

ALAIN DEBOVE

ALAIN DEBOVE

ALAIN DEBOVE

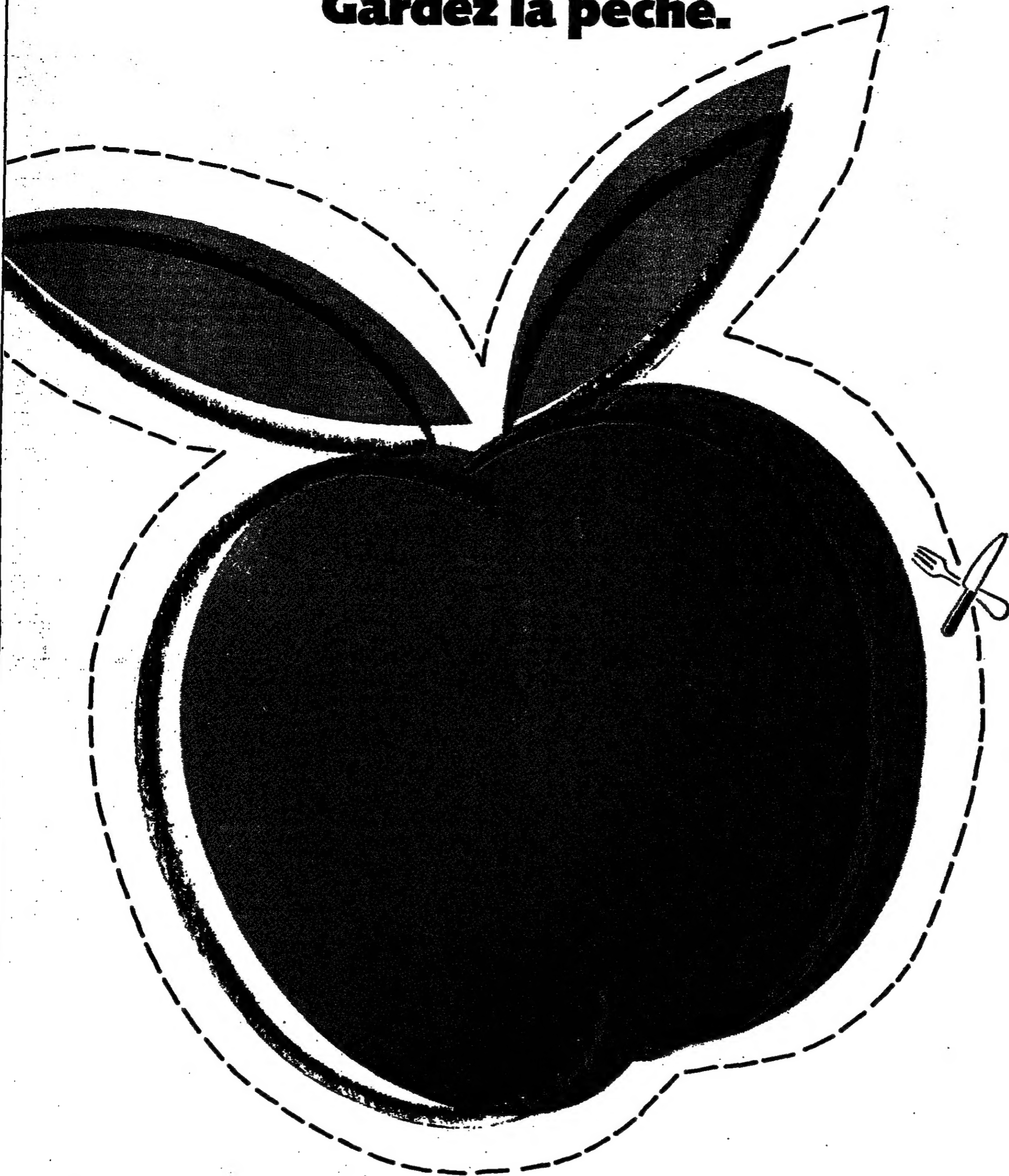
ALAIN DEBOVE

ALAIN DEBOVE

ALAIN DEBOVE

ALAIN DEBOVE

Gardez la pêche.



Tiens, Tiens, encore des gourmands qui veulent garder la pêche. Tant mieux, dans la vie, la pêche c'est ce qui manque le plus. Sur Europe 1, c'est la pêche tous les jours, le matin, le midi, le soir, et entre les repas. Plus on en croque, plus on en veut. La pêche, on peut l'avoir n'importe quand, n'importe où, elle est à portée de main pour chacun d'entre nous. Un croque par-ci, miam miam le rire. Un croque par-là, miam miam la bonne humeur. Europe 1 c'est la pêche et c'est tant mieux.

EUROPE 1
C'est la pêche.

Le Monde

ARTS ET SPECTACLES

Ettore Scola tourne « Splendor » à Cinecittà

Miracle à Arpino



Ettore Scola et Marcello Mastroianni.

Une petite salle qui va mourir est un des personnages principaux du dernier film d'Ettore Scola, avec Marcello Mastroianni et Marina Vlady. Tout de même, comme le dit Frank Capra, « La vie est belle », et le cinéma, malgré tout, vivra.

C'EST un petit cinéma comme on les aime. Avec un balcon et un vestiaire. Avec aussi, parce que nous sommes en Italie, un plafond qui s'ouvre, dès que les amis sont têtes. C'est un petit cinéma bistré dans nos mémoires quel que soit notre âge. Cinéma de la bourgeoisie où l'on est né, où du patronage pendant les vacances d'été. Cinéma des souvenirs, on a hanté, baisés volés, école buissonnière, esquimaux glacés.

Ce petit cinéma existe. Il a été construit sur le plateau 8 de Cinecittà. C'est un cinéma de cinéma, et il est le personnage principal du film qu'Ettore Scola est en train d'achever. Il porte un nom magnifique, « Splendor ».

Et il va mourir. Il a été vendu. Les travaux commencent demain. Il deviendra un studio de télévision. Mais nous sommes chez Scola, pas chez le Fellini d'Intervista. Chez Scola, on chante malgré les lendemains désastreux. Chez Scola, malgré le désastre, les lendemains peuvent encore chanter. Jordan, le propriétaire de « Splendor » (Marcello Mastroianni), Luigi le projectionniste qui n'a vécu ses guerres, ses amours qu'à travers les films, qu'il projette (Massimo Troisi), et la caissière Chantal, l'en-danuseuse française encore si belle (Marina Vlady), ne seront peut-être pas à la fin déposés.

Lors de la dernière séance, alors qu'on projette *La vie est belle* de Frank Capra, tous les habitants de la ville ne vont-ils pas s'unir pour qu'un miracle, comme dans le film, se produise ?

Le conte est beau, et le décor du conte, extraordinaire. Il a été créé par le décorateur Luciano Ricceri, qui travaille, depuis vingt-trois ans, avec Scola qui est devenu son associé. Lorsqu'on entre dans son cinéma, on attend votre ticket, tellement il est vrai, avec ses fauteuils rouges de velours doux sur du bois dur, ses colonnettes de stuc pâle et son plafond peint où une beauté allégorique tient entre ses mains potelées une lanterne magique.

« J'ai vécu l'histoire de « Splendor », dit Ricceri. Mon père était directeur du cinéma de Rome, dans les Abruzzes, où je suis né. Deux cent vingt places, il ressemblait à une petite usine, on habitait au-dessus de la salle. J'y transportais mon siège d'enfant, le programme changeait tous les jours, et quelquefois deux fois par jour.

Lorsqu'il s'est agi de faire les repérages pour « Splendor », Scola et Ricceri étaient bien

décidés à trouver un cinéma existant. S'étant procuré la liste de toutes les salles italiennes, ils sont partis en campagne : « Notre voyage a été plutôt triste, dit Luciano Ricceri, nous ne tombions, quelle que soit la région, que sur des salles massacrées, brûlées, détruites, disparues, fermées, au mieux défigurées. Pas de survivante. Il ne restait plus qu'à en construire une ».

« La façade du « Splendor » elle, est réelle. Mais fausse. Nous l'avons découverte à Arpino, à une centaine de kilomètres de Rome. J'ai aimé la situation de ce modeste bâtiment, planté orgueilleusement au sommet de quelques marches, comme une sorte d'« Acropolis » (petite Acropolis). C'était une église. Déconsacrée... »

On va tourner. La salle du « Splendor » est déserte, elle vient de se vider de ses spectateurs. La fumée des cigarettes va s'échapper par le toit qui s'ouvre dans un grincement moelleux de gréement. Des machinistes passent, sifflant de l'encens. « Toujours l'église », dit Scola.

Et il confirme : « Oui, mon film parle de choses qui ferment, pas seulement les salles de cinéma. Il y a cette impression que l'on pourrait perdre l'intérêt, et même le goût pour certaines choses, le goût de les regarder ensemble, de rire ou de pleurer, peu importe, mais en commun avec quelqu'un. Aller au cinéma, c'était une façon de dire que le voisin comptait.

« Désormais, on n'a plus besoin du voisin. On peut regarder un film chez soi, seul, lumières allumées. On même ne pas être là. On met une cassette dans le magnétoscope, et on s'en va. Il ne se passe plus rien sinon entre les machines. Le cinéma sans spectateur du tout ! C'est la fin... »

Quels sont les premiers souvenirs cinématographiques d'Ettore Scola ? « Dans mon pays, Trivico, près de Naples, le cinéma ambulatoire arrivait deux fois par an, sur un camion. Il s'installait sur la place. On projetait *Métropolis*, de Fritz Lang, j'avais cinq ans et je ne comprenais absolument rien. Mais je me souviens pourtant d'une grande émotion, celle que me procurait l'appareil de projection, son ronronnement et sa lumière... »

La vocation de Scola est née plus tard. Il a dix ans. Il vit à Rome. Un matin, en allant à l'école, il voit la piazza Vittorio envahie « comme pour une occupation militaire ». C'est Vittorio de Sica, « très beau, très élégant, très acteur », qui tourne *Le Voleur de bicyclette*. Embarvillé, le petit Scola, ce jour-là, n'ira pas à l'école.

Nous suivrons la destinée du « Splendor » de 1936 à aujourd'hui. Scola sourit : « Tu vois, je fais encore et encore le même film... Cinquante ans de la vie de quelques hommes, et l'Histoire tout autour, qui passe. » Que trouvait-on à l'affiche dans l'Italie de 1936 ? « Des films fascistes. Dont Scipion l'Africain de Carmine Gallone. Je le montre, avec son grand chapeau, présidant la soirée d'inauguration du « Splendor ».

Les films que Mastroianni programme sur l'écran de son « Splendor » font-ils tous partie de la cinématèque idéale de Scola ? En grande partie, évidemment. « Mais il y a tout de même prédominance de comédies à portée universelle, les *Charlot*, les *Toto*, les *Tati*. Et puis aussi — le propriétaire Mastroianni n'a pas forcément des goûts très commerciaux — les *Fraises sauvages* de Bergman ou *Accatone* de Pasolini.

Marcello Mastroianni ne tourne pas. Mais il est là comme

rappelle vous avoir rencontré sur le plateau de la *Cité des femmes*. « Quoi ? Ça fait presque dix ans ? Mais merde, dans dix ans je pourrais être mort ! » Il rit, jaune. « Bah, j'ai soixante-quatre ans, la moitié de la vie à vivre, il me reste ! »

De parler d'Arpino, tout de même, ça lui a donné un petit coup de passé. Il se souvient de ses dix ans, quand sa mère l'envoyait à la montagne avec l'organisation fasciste. « Pour préparer mon organisme au changement d'air, elle me purgeait à l'huile de ricin. J'ai bien aimé aller, à la montagne. C'était dimanche, en tout cas, même si les jeux étaient rares... »

Scola à nouveau, pour la septième fois. Fellini, six fois déjà. Qu'ont en commun ces deux « grands » si différents, dont il est, à lui seul, l'alter ego ? « Ils ont en commun le sens de l'humour et le charme qu'ils me font lorsqu'ils m'appellent auprès d'eux. Moi, je leur fais confiance. A une condition, c'est qu'ils ne me donnent jamais un scénario terminé. Quand j'aborde un film, j'aime être approximatif, vague, paresseux. Un peu ignorant, même. J'aime me présenter nu, ce qui m'est très confortable. J'aime leur dire : « Habille-moi comme ma mère m'habillait ». C'est ma façon d'être réceptif, de ne pas m'appuyer sur la technique.

Après *Splendor*, je dois tourner un film en Géorgie, un autre en Sibérie avec Nikita Mikhalov. Un autre encore avec Antonio. C'est beaucoup ? Mais si je tourne autant, c'est que je n'aime rien d'autre, ni la peinture, ni le jardinage, ni la musique, ni même tellement la lecture... Les maisons ? Ah oui, autrefois. Quand je croyais que je n'aurais jamais assez d'argent pour en posséder. Si, j'aime aussi la neige, ça m'émeut, comme un cadeau d'enfance. Vous voyez, je

me fabrique des souvenirs de vieillards...

« A l'époque de la Dolce Vita, je suis allé à Hollywood (il dit Hollywood). J'avais vingt-huit ans. C'était l'idée. Ce que je voulais, moi, c'était voir les vedettes. Alors on m'a emmené dans la villa florentine de Harold Lloyd. « Je t'ai fait transporter morceau par morceau », me dit le maître de maison. Puis il me conduit dans son immense salon. Au milieu, je vois un grand sapin de Noël décoré. Et le vieux monsieur tellement sérieux me dit : « Il n'aurait pas pu pousser ici en décembre, il peut tout aussi bien rester planté en août ». Dans quelle vie de solitude j'étais tombé... »

Au montage, cependant, *Splendor* prend forme. Quelques images défilent sur la Moviola. Elles sont d'un noir et blanc émouvant. Mastroianni revient de guerre, un camion le dépose à l'entrée de la ville. Il court dans la nuit avec son bardo. Il arrive près de son cinéma. Une timide girandole clignote comme un signal. Il monte les marches, toujours courant. Son père est là, somnolant. Le « Splendor » n'est pas mort. Et lui non plus.

Ni le cinéma. Scola en administre la preuve avec une santé militante. Il prépare déjà son prochain film, un rêve ancien arrivé à maturité, l'adaptation du *Capitaine Fracasse* de Théophile Gautier. « Tu vois, dit-il, je continue... »

Tant qu'il continuera, lui, et quelques autres, il n'y aura pas de dernière « dernière séance ». Scola, tandis qu'encre encore une fois s'ouvre le plafond du « Splendor » sur un ciel sans étoiles, dit, pour lui-même : « Nous, les artistes, c'est notre devoir de laisser aux gens de l'espoir. »

DANIELE HEYMANN

Rencontre

ALORS que Ettore Scola donne son dernier tour de manivelle, un autre petit cinéma menacé est le héros d'un autre film italien qui sera sur les écrans dans moins de deux mois. Cela peut s'appeler un hasard, une coïncidence, une rencontre... C'est à la fois troublant et normal. Normal que l'inquiétude des cinéastes, quant à l'avenir de leur art, s'exprime au moment même où cette inquiétude est de mise, c'est-à-dire maintenant...

« Il paraît que vous faites un film très voisin par son sujet de celui d'Ettore Scola ? » A la question, Giuseppe Tornatore, trente-deux ans, répond avec un rire un peu étranglé : « On peut dire que mon film est très voisin de celui de Scola, ou bien que celui de Scola est voisin du mien. » Nuovo cinema Paradiso

est mon deuxième long métrage, loin de moi l'idée de me comparer, sur quelque plan que ce soit avec le grand maître en scène qu'est Scola... Ce que je peux dire, c'est que la matrice de mon film est d'inspiration autobiographique. C'est l'histoire passionnelle d'un enfant avec une salle de cinéma, de 1947 à nos jours. Et son incapacité à vivre, lorsqu'il aura grandi, autrement qu'à travers les films qu'il aura aimés.

« En quarante ans son cinéma connaît beaucoup de transformations, il sera construit, incendié, abandonné, repris, rebâti. Bien entendu, racontant l'histoire de la salle, je raconte aussi le destin du public. Pendant ce temps, le jeune héros passe de l'enfance, à l'adolescence puis à l'âge adulte, entretenant des

rapports de haine et d'amour avec le projectionniste.

« C'est là qu'intervient la part autobiographique de Nuovo cinema Paradiso... J'ai été ce petit garçon, à neuf ans, près de Palerme... »

C'est au moment où il allait signer son contrat avec le producteur Franco Cristaldi que Giuseppe Tornatore a appris l'existence du projet-films de Scola. Quel a été son premier sentiment ? « La peur. Pour que Cristaldi renonce au mien, il n'a pas renoncé. Mon film sort en octobre. Les acteurs français qui y ont participé ont je crois été heureux. Le projectionniste est joué par Philippe Noiret. Et l'enfant, à l'âge adulte, par Jacques Perrin. Brigitte Fossey fait aussi partie de la distribution... »

D. H.

Chaise Dieu

XXII^e FESTIVAL DU 24 AOUT AU 4 SEPTEMBRE 1988
EN COPRODUCTION AVEC LE CREDIT LYONNAIS

Chaise Dieu

EXPOSITIONS

L'art contemporain dans le Tarn

Le conceptuel, le « peilliarot » et le pendu

Louable initiative : présenter des artistes contemporains dans les châteaux et bastides du Sud-Ouest. Louable, mais plus périlleuse que prévu.

C'EST devenu une habitude. Chaque été, l'amateur consciencieux d'art contemporain se munit d'une carte d'état-major, d'un panier pique-nique, d'un guide touristique et s'en va visiter d'inattendues expositions dans des endroits inhabituels, hangar de ferme, cave ou manoir au fond d'une campagne. D'ordinaire, ces parcours esthétiques siment à sillonner un pays de vignes. Il y a deux ans, le rendez-vous était en Champagne, l'an dernier dans le Médoc. Cette fois, les artistes ont pris pension dans le Gaillacois, le long du Tarn et dans les collines environnantes.

Ces promenades rituelles favorisent surprises et découvertes, qu'elles révèlent au flâneur un monument, un paysage ou un musée ou qu'elles l'aident à se convaincre de l'intérêt d'une œuvre qu'il avait mal, vite ou peu vue jusque-là. Ceux qui accueillent et ceux qui sont accueillis trouvent donc quelque avantage à ces émigrations champêtres et estivales, ce qui se vérifie cet été au spectacle qui réunit *Images et mages*, exposition de dix-huit artistes conçue par le peintre Claude Vialat et le conservateur du Musée d'art contemporain de Gand, Jan Hoet, et répartie, en principe du moins, en cinq endroits autour des villes d'Albi et de Gaillac. Ni thème unique, ni règle directrice dans la sélection : les organisateurs ont invité qui leur semblait digne de l'être, peintres ou sculpteurs, plutôt conceptuels ou plutôt narratifs, français, danois, américains ou espagnols.

Est-ce le charme des jardins tarnais ou la subtilité des

artistes ? L'ensemble parvient à séduire, particulièrement au château de Saint-Géry et au musée de Gaillac. Dans le parc de Saint-Géry, au-dessus du Tarn, sur des pelouses, près de fontaines à griffons ou dans une orangerie de briques, Matt Mullican, Claudio Parmiggiani, Gilberto Zorio et Guillaume Bijl jouent avec la nature.

L'un y glisse des dalles de granit gris qui semblent les stèles d'un cimetière en friche. L'autre a tracé dans l'herbe un pentagramme érotique que la pluie a dissous. Zorio, moins bucolique, a disposé ses tiges noires, ses pirogues brûlées et ses lumières au plafond de l'orangerie. Et Bijl, plus ironique, a perversi un coin du parc, sous les platanes, en y recréant un fragment de cité, un trottoir, deux lampadaires, un banc, des fleurs dans un bac, une fausse sculpture moderne en métal plié. Il obtient de la sorte le prix de l'irrespect et de l'incongruité. J.-P. Thibaut ne saurait prétendre, lui, au prix de l'élégance, ayant encombré un valon d'un assemblage de bois terriblement pesant.

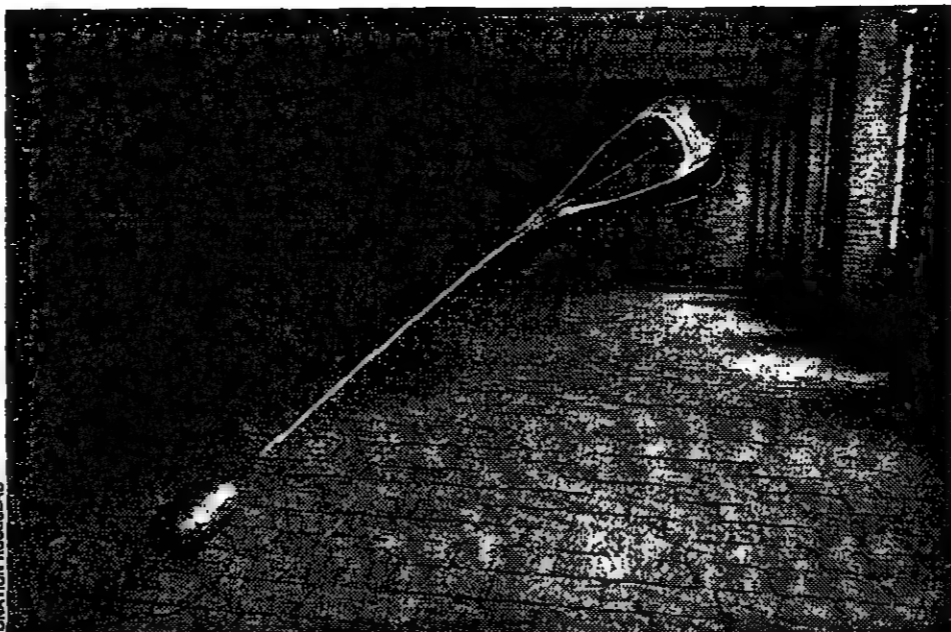
A Gaillac, l'exercice obéit à d'autres lois. Il faut ruser avec un bâtiment, villa XVIII^e devenue musée Foucauld d'Alzon, exquise à l'extérieur, précédée d'un parc et embellie de terrasses, balustrades et jeux d'eau, délabrée et incommode à l'intérieur. Le sculpteur Michel Gérard a pris pour lui le jardin. Ce qu'il y a placé, des pyramides de charbon friable rangées en oblique et de taille croissante, produit un effet perspectif fort adroit tout en se référant par allusion à l'une des richesses locales, les mines de Carmaux. Aussi son dispositif symbolique se nomme-t-il « Ouranos ».

Ses compagnons d'équipée, Kirkeby, Skoda, Reynier, Bertrand et Vercruyse, ont accepté d'être logés au musée. Pour Kirkeby, dont les toiles jouissent

d'une salle claire, le choix est heureux. Pour Reynier, qui a collé à l'une des coupes des cuisines du château une spirale d'assemblages rustiques où se reconnaissent des cartes à jouer, des plumes, des fragments de plastique et des figurines, l'idée se révèle meilleure encore — et mériterait peut-être qu'on la reprenne dans une salle aux dimensions plus généreuses.

L'homme qui crée le scandale

On peut craindre qu'à l'inverse ni les sculptures de fer de Vladimir Skoda, déposées sur un parquet nettoyé pour l'occasion, ni les mosaïques de J.-P. Bertrand, alignées dans des vitrines vidées pour la circonstance, ne gagnent à se montrer dans un appareil qui convient si peu à leurs ambitions. On aurait aimé qu'il leur soit accordé des pièces à leur mesure, comme celle où Jan Vercruyse a réalisé une mise en scène conceptuelle passablement académique.



Donation Roubeau. Gilberto Zorio, Orangerie, château de Saint-Géry

Le Centre culturel d'Albi, qui abrite quelques bonnes pièces d'Elisabeth Mercier et d'autres, moins séduisantes, de Christina Iglesias, aurait mieux convenu, sans doute, mais l'exposition aurait perdu de son pittoresque et de son imprévu à un tel déménagement.

A l'amateur content qui a parcouru son itinéraire esthétique de frondaisons en salles voûtées, il reste deux excursions à accomplir. L'une le mène dans le Sidobre, petite montagne grande productrice de pierres tombales qu'ont rendue célèbre ses rochers branlants. Là, au calme et au frais, Klaus Rink, spécialiste des cours d'eau et cascades, a discrètement imprimé sa marque au paysage.

L'autre route conduit au nord, jusqu'au village de Puycaisi, où l'artiste belge Thierry de Cordier a été invité à réaliser l'œuvre de son choix. Or à Puycaisi, pas une affiche, pas une seule des bandières jaunes safran qui signalent

les autres expositions. Et pas la moindre trace d'une œuvre quelconque. Déception, surprise. On allait repartir, se consolant de cet échec à la vue des chapiteaux romains très archaïques de l'église, quand presque par hasard, on a su la raison de l'absence, raison assez étrange pour qu'on la dise en détail, en se fiant au témoignage fort complet d'un habitant du village.

A l'en croire donc, et quelques indices supplémentaires confirment sa version des faits, Thierry de Cordier avait dressé dans le village, près de l'église, une effigie d'homme nu et tragique. Premier incident : quelques personnes s'offusquent de la nudité de la figure, et le maire suggère à l'artiste de voiler l'anatomie qui outrage si fort la pudeur de ses administrés. L'artiste accepte et revêt son œuvre d'un manteau de bure. Mais le remède se révèle pire que le mal. La statue habillée, on y voit désormais, les uns une dérision du Christ, d'autres un hommage à la gueuserie, les

plus nombreux un « peilliarot », autrement dit un peillereau du Midi, chiffonnier ambulant, négociant en loques et peaux de lapin, un voleur et un mécréant en somme. A Puycaisi, il ne saurait être question de conserver place de l'église un objet si scandaleusement odieux. Résultat : une nuit, des inconnus s'emparent de l'effigie et la jettent du haut des remparts droit dans les broussailles au pied de la falaise. Fin du premier épisode de la guerre esthétique de Puycaisi.

L'ordre règne à Puycaisi

La nouvelle du méfait suscite sur-le-champ soupçons et hypothèses désobligeantes. Qui a détruit la statue ? Un escadron de bigotes enragées, ou les joueurs de pétanque, que la sculpture gênait dans la pratique de leur divertissement préféré, ou d'anonymes défenseurs du bon goût et des bonnes mœurs ? Notre témoin dit l'ignorer. Ce qu'il sait, c'est que, le lendemain du crime, il y avait, place de l'église, une seconde effigie, vêtue de bure et portant un écriteau au cou : « L'art, comme le Phénix, renait de ses cendres. » Celle-ci, un arrêté municipal a ordonné sa disparition.

On aime l'ordre à Puycaisi. On l'aime tellement que, quand apparaît un autre mannequin, pendu à une branche d'arbre, on la décroche sans tarder. Depuis, il n'y a plus rien, rien que des racontars et un mauvais souvenir.

C'est ainsi que l'on accueille une œuvre contemporaine dans un charmant petit village du Tarn, en juillet 1988. Histoire sans commentaire.

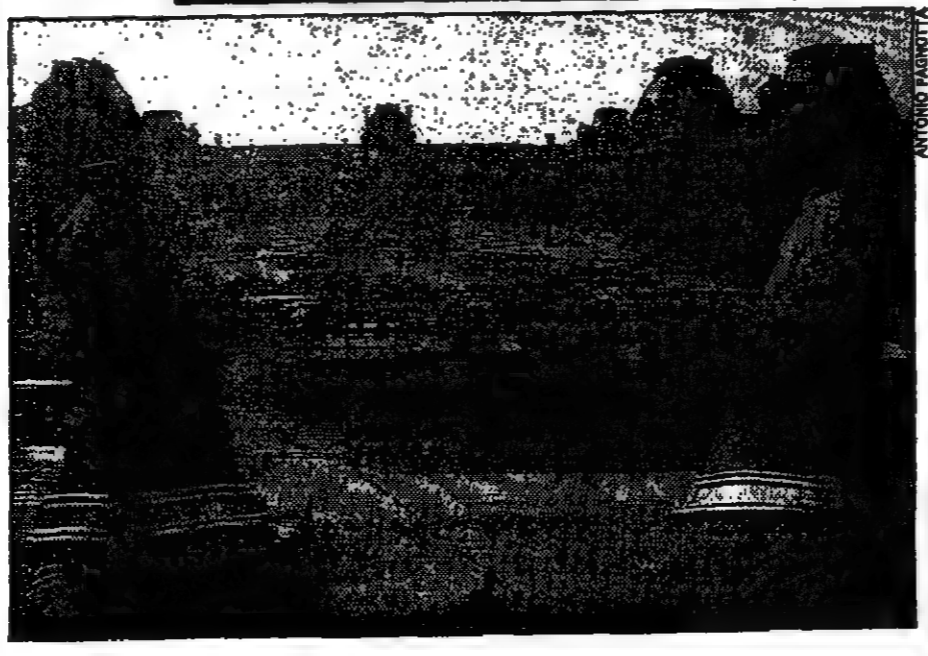
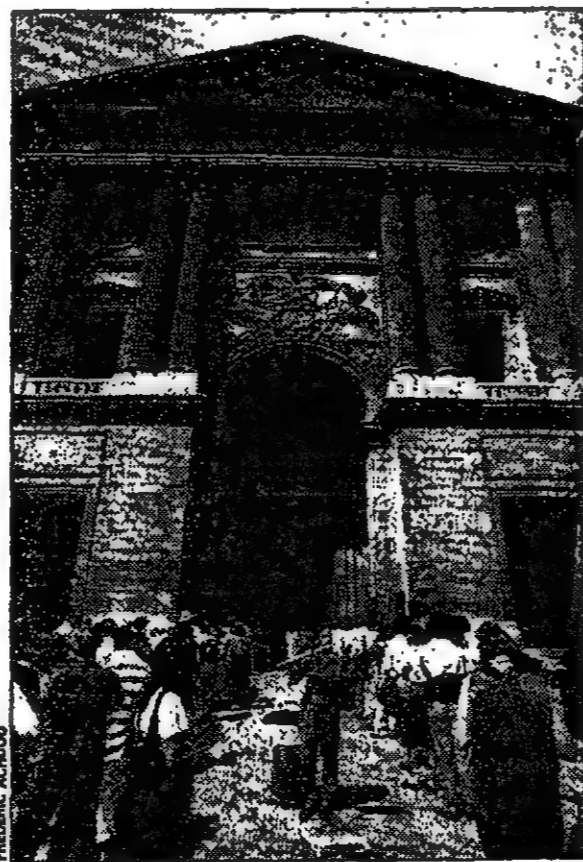
PHILIPPE DAGEN.

★ Centre culturel de l'Albigois, place de l'Amitié, Albi ; château de Saint-Géry, Rabastens ; parc et musée Foucauld d'Alzon, Gaillac, et la du Merle, Sidobre ; tous les jours sauf mardi, de 13 h 30 à 19 h 30, jusqu'au 18 septembre.

PATRIMOINE

Le Louvre

L'été a conduit au Louvre ses cohortes habituelles de touristes. La grande entrée du Palais, sous la colonnade de Perrault, connaît ses derniers bains de foule. Une foule un peu perdue, encore, par les détours que lui imposent les travaux du Grand Louvre, mais qui, dès l'an prochain, aura accès aux nouveaux espaces



pile et face

d'accueil éclairés par la désormais fameuse pyramide de Pei. Dès cette année, cependant, sans doute dès septembre, le public retrouvera la cour Napoléon. Le calendrier des inaugurations, entre le Louvre, l'Opéra de la Bastille et l'Arche de la Défense, s'annonce donc passablement serré.



BOURSE DU 23 AOUT

Cours relevés
1. 17. 1. 1. 1.

Règlement mensuel																	
Compan	VALEURS	Cours préfid.	Prémier cours	Dernier cours	% + -	Compan	VALEURS	Cours préfid.	Prémier cours	Dernier cours	% + -	Compan	VALEURS	Cours préfid.	Prémier cours	Dernier cours	% + -
3821	C.R.E. 9K x 1/2	3628	3620	3640	+ 0.31	1092	B.A.P. T.P.	1052	1050	1050	- 0.77	1590	Deutsche Bank	1640	1640	1680	+ 3.90
1102	B.A.P. T.P.	1052	1050	1050	- 0.77	1102	B.A.P. T.P.	1052	1050	1050	- 0.77	1590	Deutsche Bank	1640	1640	1680	+ 3.90
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37
1060	1060	1060	1060	1060	- 0.37	1060	1060	1060	1060	1060							

Cote des changes				Marché libre de l'or			
MARCHÉ OFFICIEL	COURS		COURS DES BILLETS		MONNAIES ET DEVISES	COURS	
	préc.	23/8	Achat	Vente		préc.	23/8
Compte-Usin 15 h	6 489	6 488	6 220	6 700	Or fin balai en barres	86250	86400
Compte-Usin 15 h	7 080	7 080			Or fin les lingots	86450	86500
Aluminium 100 lb	338 890	339 120	329 500	349 500	Pièces françaises (20 h)	512	516
Belgium 100 h	10 163	10 161	10 400	18 400	Pièces françaises (10 h)	516	518
Payes Etat (100 h)	300 200	300 480			Pièces suisses (20 h)	548	548
Monnaie (100 h)	88 610	88 480	84	91	Pièces suisses (10 h)	509	515
Monnaie (100 h)	82 970	82 900	88	95	Sous-les (20 h)	550	550
Grande-Bretagne (10 h)	10 920	10 980	10 600	11 300	Pièces de 20 shillings	3080	3100
Grande-Bretagne (10 h)	4 230	4 230	3 900	4 600	Pièces de 10 shillings	1675	1670
Grande-Bretagne (10 h)	4 581	4 581	4 300	4 800	Pièces de 5 shillings	870	870
Grande-Bretagne (10 h)	402 940	403 110	380 500	412 000	Pièces de 25 pence	3330	3350
Grande-Bretagne (10 h)	92 390	93 140	91 100	101 200	Pièces de 10 pence	533	537
Grande-Bretagne (10 h)	48 200	48 230	46 750	48 750	Or Londres	429	432 70
Grande-Bretagne (10 h)	5 175	5 177	4 900	5 400	Or Zurich	431	433
Grande-Bretagne (10 h)	5 283	5 284	5 080	5 480	Or Hongkong	431 50	432 85
Grande-Bretagne (10 h)	4 648	4 630	4 680	4 900	Argent Londres		

PUBLICITÉ FINANCIÈRE

Renseignements :

s : coupon détaché - o : offert - * : droit détaché - d : demandé - ♦ : prix précédent - ★ : marché continu

